



## AEQUANIMITAS

**Discours d'adieu, Université de Pennsylvanie, le 1er mai 1889**

« Aequanimitas » a d'abord été publié sous forme de brochure, l'année même où le discours fut prononcé (Philadelphie, W.F. Fell & Co., 1889) et a servi de titre à l'anthologie d'Osler, *Aequanimitas, with other Addresses to Medical Students, Nurses and Practitioners of Medicine*, d'abord publiée en 1904 et plusieurs fois par la suite (Londres, H.K. Lewis; Philadelphie, P. Blakiston's Sons & Co.).

Aux yeux de plusieurs, la froideur découlant de la coutume a fait de ces réunions annuelles imposantes des cérémonies ennuyeuses et mornes. Mais, pour vous, du moins pour ceux qui sont ici présents, elles devraient avoir la solennité d'un rituel appelés que vous êtes aujourd'hui à une haute dignité et à de si lourdes charges et fonctions.

Vous avez choisi votre Génie, vous êtes passés sous le Trône de la Nécessité et, avec la voix des sœurs du Destin résonnant encore dans vos oreilles, vous vous engagerez bientôt dans la plaine de l'Oubli et vous boirez aux eaux de sa rivière. Avant que vous ne soyez entraînés de tous côtés, comme les âmes dans le conte d'Er de Pamphylie, il est de mon devoir de vous dire quelques mots d'encouragement et de vous souhaiter, au nom de la Faculté, bonne chance pour le voyage que vous entreprenez. Je pourrais avoir le cœur de vous ménager, vous, pauvres survivants d'une lutte sans merci, rongés par les soucis, si décharnés et pâles, aux yeux alourdis par l'étude ».Ma douce miséricorde me contraint de ne considérer que deux éléments parmi la vingtaine qui peuvent faire ou défaire votre vie, qui peuvent contribuer à votre succès ou vous aider les jours où vous ferez face à l'échec.

Tout d'abord, chez le médecin ou le chirurgien, aucune qualité n'égale celle de l'imperturbabilité et je me propose, pendant quelques minutes, d'attirer votre attention sur cette vertu physique essentielle. Peut-être serai-je capable de donner, à ceux d'entre vous qui n'ont pas développé cette qualité au cours des scènes critiques du mois dernier, une idée ou deux de son importance et de suggérer une façon de l'acquérir. L'imperturbabilité, c'est la froideur et la présence d'esprit en toutes circonstances, le calme durant la tempête, la clarté de jugement dans les moments de grand danger, l'immobilité, l'impassibilité ou, pour employer un terme ancien, le flegme. C'est la qualité qui est la mieux appréciée par le profane, bien qu'il ne la comprenne pas toujours. Le médecin qui a le malheur de ne point la posséder, qui trahit son indécision et son inquiétude, et qui se montre déconcerté ou bouleversé dans les urgences, perd vite la confiance de ses patients.

Comme on l'observe chez certains de nos collègues plus âgés, à son summum, elle est comme un cadeau des dieux, une bénédiction pour celui qui la possède, un réconfort pour tous ceux qui s'en approchent. Vous devriez bien la connaître car vous en avez vu depuis des années des exemples saisissants qui, je l'espère, vous ont marqués. Comme l'imperturbabilité est surtout un don physique, je regrette de vous dire qu'il peut y en avoir parmi vous qui, en raison de tares congénitales, ne seront jamais capables de l'acquérir. L'éducation, toutefois, peut beaucoup aider et, avec de la pratique et de l'expérience, la majorité d'entre vous peut s'attendre à en acquérir une bonne dose. La première chose essentielle est de bien maîtriser vos nerfs. Même dans les circonstances les plus graves, le médecin ou le chirurgien qui laisse « ses agissements extérieurs révéler l'image et le geste inné de son cœur », qui laisse transparaître sur son

visage le moindre changement révélateur d'anxiété ou de peur, celui-là ne contrôle pas adéquatement ses centres médullaires et peut à tout moment sombrer dans le désastre. Je vous en ai parlé à maintes reprises et je vous ai incités à éduquer vos centres nerveux de façon à ne pas laisser le moindre influx de contraction ou de dilatation atteindre les vaisseaux de votre visage lors d'une dure épreuve professionnelle. Loin de moi l'idée de vous encourager, avant que le dieu Temps n'ait ciselé à ses heures les justes traits du visage, à refréner en toute occasion la rougeur de la pudeur ingénue mais elle ne devrait sûrement pas se manifester en présence des urgences de vos patients et, en d'autres circonstances, un visage impénétrable peut valoir son pesant d'or. Dans sa forme véritable et parfaite, l'imperturbabilité est indissolublement liée à une vaste expérience et à une vaste connaissance des divers aspects de la maladie. Avec de tels avantages, le médecin est équipé pour qu'aucune éventualité ne puisse venir troubler son équilibre mental ; les possibilités sont toujours évidentes et la voie à suivre, claire et nette. De par sa nature même, cette précieuse qualité est susceptible d'être mal interprétée et les accusations de dureté que l'on fait souvent à l'égard de la profession y trouvent là leur fondement. Or, une certaine mesure d'insensibilité n'est pas seulement un avantage mais également une nécessité qui permet d'exercer un jugement sûr et de mener à bien des interventions délicates. Une vive sensibilité est sans aucun doute une grande vertu mais en autant qu'elle n'interfère pas avec la sûreté du geste et le sang-froid. Cependant, dans la vie quotidienne du praticien, une certaine froideur axée sur le bien à faire et qui va de l'avant sans égard aux considérations mineures est la qualité à privilégier.

Cultivez donc, messieurs (1) , une sage mesure d'esprit tranchant qui vous permettra de répondre aux exigences de votre profession avec fermeté et courage, sans pour cela endurcir en même temps « le cœur humain qui nous fait vivre. »

En deuxième lieu, il existe un équivalent mental à ce don physique qui, dans notre pèlerinage, est tout aussi important que l'imperturbabilité. Laissez-moi vous rappeler l'incident qu'on relate à propos d'Antonin le Pieux, le meilleur des hommes et le plus sage des chefs d'état, qui, alors qu'il était à l'article de la mort dans sa demeure de Lorium en Étrurie, résuma la philosophie de la vie par ce mot d'ordre, Aequanimitas. Tout comme pour Antonin qui était sur le point de traverser flammantia moenia mundi (les remparts embrasés du monde), la sérénité est une attitude qui est aussi souhaitable pour vous, fraîchement sortis de la quenouille de Clotho. Bien difficile, et pourtant bien nécessaire est-il de l'atteindre, dans le succès comme dans l'échec ! Son acquisition dépend en grande partie d'une prédisposition naturelle, mais une parfaite connaissance de la vie et de nos rapports avec nos semblables est aussi indispensable. L'une des conditions essentielles pour acquérir la sérénité est de ne pas trop attendre des gens parmi lesquels vous vivez. « Le savoir vient, mais la sagesse demeure » et, en matière médicale, le citoyen ordinaire d'aujourd'hui n'a pas plus de bon sens que les anciens Romains que Lucien de Samosate semonçait pour leur crédulité qui en faisait la

proie facile des charlatans de l'époque, tel le célèbre Alexandre dont les exploits font souhaiter qu'il soit né dix-huit siècles plus tard. Traitez donc avec gentillesse cette vieille et délicieusement crédule nature humaine avec laquelle nous œuvrons et ne vous indignez pas trop quand vous constatez que votre pasteur favori garde dans la poche de son gilet des triturats en dilution millésimale (2) ou que vous découvrez par accident une caisse de Warner's Safe Cure dans la chambre de votre meilleur patient. Il est nécessaire que de tels affronts se produisent ; attendez-vous à un pareil comportement et n'en soyez pas vexés.

Nos semblables sont de curieux et bizarres assemblages dont vous serez à la merci. Ils sont pleins de manies et d'excentricités, de toquades et de caprices mais, plus nous étudions de près les petits points faibles de toutes sortes de leur vie intime, plus nous nous rendons compte que leurs faiblesses ressemblent aux nôtres. La similitude serait intolérable si un heureux narcissisme ne nous la faisait souvent oublier. Il nous faut donc avoir une infinie patience et une délicate charité pour nos semblables. N'ont-ils pas à faire preuve des mêmes qualités envers nous ?

Un aspect troublant de la vie que vous allez entreprendre, un aspect qui affectera les meilleurs esprits parmi vous et qui troublera leur sérénité est l'incertitude qui a trait, non seulement à notre science et à notre art, mais aussi aux espoirs et aux craintes mêmes qui font de nous des hommes. En cherchant la vérité absolue, nous visons l'inaccessible et nous devons nous satisfaire de n'en trouver que des bribes. Vous vous souvenez, dans l'histoire égyptienne, ce que Typhon et ses conspirateurs firent du bon Osiris. Ils enlevèrent la vierge Vérité, taillèrent son corps ravissant en mille morceaux qu'ils dispersèrent aux quatre vents et, comme le dit Milton, « depuis ce temps toujours, les malheureux amis de la vérité, tel Isis à la recherche du corps mutilé d'Osiris, vont ici et là en ramasser les membres un à un tant qu'ils peuvent en trouver. Nous ne les avons pas encore tous trouvés » Cependant, chacun de nous peut en cueillir un fragment, peut être deux, et, dans les moments où la mortalité exerce moins de poids sur l'esprit, nous pouvons, comme dans une apparition, déceler la forme divine, de la même façon qu'un grand naturaliste, comme Owen ou Leidy, peut reconstituer une créature idéale à partir d'un fragment de fossile.

On a dit que, tant que nous jouissons de la prospérité, notre sérénité nous permet surtout de supporter, sans perdre contenance, les malheurs de nos voisins. Et, alors que rien ne trouble autant notre placidité mentale que des ressources plus ou moins ajustées à nos besoins et le manque de ces choses que convoitent les Gentils, je voudrais vous prévenir contre les épreuves de ce jour qui se présentera bientôt à vous— le jour où vous aurez un cabinet vaste et prospère. Absorbé jour et nuit par les préoccupations professionnelles, recevant d'une main et donnant de l'autre, vous gaspillerez peut-être tellement vos capacités que vous vous apercevrez, trop tard, le

cœur lourd, qu'il n'y a plus de place dans votre âme, marquée par l'habitude, pour ces plus charmantes influences qui font que la vie vaut la peine d'être vécue.

Il est triste de penser que la vie réserve à certains d'entre vous des déceptions, peut être des échecs. Vous ne pouvez évidemment espérer échapper aux préoccupations et aux angoisses inhérentes à la vie professionnelle. Sachez tenir tête avec courage à tout, même au pire. Il se peut que vos espoirs mêmes se soient dérobés à vos yeux, comme ce fut le cas pour le Patriarche au gué de la rivière Jabbok et que, comme lui, vous soyez laissés seuls à lutter dans la nuit. Bien fait pour vous si vous continuez à lutter, car la victoire est le fruit de la persistance et, au matin, peut venir la bénédiction souhaitée. Mais ce n'est pas toujours le cas ; certains d'entre vous devront affronter la défaite et il vous sera alors utile d'avoir cultivé une joyeuse sérénité. Souvenez-vous aussi que parfois, « ce n'est qu'à partir de notre désolation que commence une vie meilleure. » Même quand le désastre est proche et la ruine imminente, il vaut mieux les affronter avec le sourire et la tête haute que de s'accroupir à leur approche. Et, si vous vous battez pour des questions de principes et de justice, même quand l'échec semble certain, là où plusieurs ont échoué auparavant, accrochez-vous à votre idéal et, comme le chevalier Roland devant la tour noire, portez à vos lèvres le cor, sonnez le défi et attendez calmement le combat.

On a dit que « par la patience vous gagnerez votre âme ». Or, que faut-il entendre par « patience » si ce n'est une sérénité qui vous permet de vous élever au-dessus des épreuves de la vie ? Si vous semez près de toutes les bonnes eaux, je ne peux que souhaiter vous voir récolter pour toujours la grâce promise de quiétude et d'assurance jusqu'à ce que

Dans cette vie,

Mais élevés au-dessus des conflits,

vous puissiez, quand arriveront les hivers, glaner un peu de cette sagesse pure, paisible, douce, remplie de miséricorde et de bons fruits, sans partialité et sans hypocrisie.

Le passé nous suit toujours, on ne peut y échapper ; il est seul à persister ; mais, parmi les changements et les hasards qui se succèdent avec une rapidité folle au cours de la vie, nous avons trop tendance à vivre pour le présent et l'avenir. En une occasion comme celle d'aujourd'hui, alors que notre Alma Mater est en fête et que nous nous réjouissons de sa prospérité croissante, il est bon de retourner aux jours anciens et de nous remémorer avec gratitude les hommes dont le labeur passé a rendu le présent possible.

La grande richesse d'une université réside dans ses grands noms. Ce ne sont pas « la fierté, la pompe et les particularités » d'un établissement qui lui apportent l'honneur, ni sa richesse matérielle, ni le nombre de ses écoles, ni les étudiants qui emplissent ses salles, mais les hommes qui par leur labeur, parfois même dans un climat hostile, ont

parcouru à son service le chemin épineux qui mène à la demeure sereine de la Renommée, grim pant « comme des étoiles à leur hauteur assignée. » Ce sont eux qui nous apportent la gloire, et le cœur de tout ancien étudiant de cette école, de tout professeur de cette faculté doit vibrer, comme le mien, de respect et de gratitude, en se rappelant les noms des membres fondateurs tels Morgan, Shippen et Rush et de ceux qui leur ont succédé comme Wistar, Physick, Barton et Wood.

Messieurs de la Faculté - *Noblesse oblige*.

La triste réalité du passé nous rappelle cependant aujourd'hui, comme si c'était hier, la peine d'avoir perdu des amis et des collègues, « enfouis dans la nuit sans fin de la mort. » Nous regrettons l'absence d'un de vos professeurs les mieux connus, quelqu'un dont vous avez apprécié les cours et dont l'exemple en a stimulé plusieurs. Professeur appliqué, travailleur infatigable, fils loyal de notre Université, ami au grand cœur, Edward Bruen a laissé derrière lui, non seulement le regret d'une carrière prématurément interrompue mais aussi le souvenir d'une vie bien remplie.

Nous pleurons aussi aujourd'hui, avec l'un de nos collègues, la lourde perte subie lors du décès de l'un de ses plus distingués professeurs, un homme qui a porté avec honneur un nom honorable et qui a ajouté du lustre à la profession dans notre ville. On n'oublie pas facilement les hommes comme Samuel W. Cross. Soyons reconnaissants d'avoir pu profiter de l'exemple de son courage, un courage qui savait se battre et gagner ; et essayons de rivaliser avec le zèle, l'énergie et le savoir-faire qui ont caractérisé sa carrière.

Personnellement, je pleure la perte d'un précepteur que j'ai aimé comme un père, un homme qui, plus que tout autre, m'a inspiré et grâce à l'exemple et à l'enseignement duquel je dois le poste qui me permet de vous adresser la parole aujourd'hui. Il y en a, ici présents, qui ne trouveront pas que j'exagère quand j'affirme que le fait de connaître Palmer Howard (3) était, dans le plus profond et le plus vrai sens du mot, une éducation libérale en soi-

Peu importe ce que mes jours deviennent,

J'ai senti et je sens, bien que solitaire,

Son être qui m'habite et erre,

Les pas de sa vie sur la mienne.

Pendant que je vous prêche ainsi une doctrine de sérénité, je suis moi-même un hors la loi. En ignorant mes propres conseils, j'illustre bien l'inconsistance qui nous assaille si facilement. On aurait pu penser que, dans la première école d'Amérique, dans cette Civitas Hippocratica, avec des associations si chères à un amant de la profession, des collègues si distingués et des étudiants si pleins d'égards, on aurait pu penser, dis je, que l'ambition d'un homme aurait atteint ici ses colonnes d'Hercule. Mais

il n'en est pas ainsi et, aujourd'hui, je romps mes liens avec l'Université. Plus d'une fois, messieurs, dans une vie riche des bienfaits de l'amitié, j'ai été placé dans des situations où les mots ne suffisaient pas à exprimer les sentiments de mon coeur, et c'est le cas aujourd'hui. Les plus vifs sentiments de reconnaissance montent du plus profond de mon être à la pensée de la bienveillance et de la bonté qui m'ont suivi pas à pas au cours des cinq dernières années. Moi, un homme d'ailleurs - je n'ose dire un étranger- vous m'avez fait me sentir chez moi; vous n'auriez pas pu en faire plus. Que puis-je dire encore ? Quoi que l'avenir puisse me réserver de succès ou d'épreuves, rien ne pourra effacer le souvenir des jours heureux que j'ai vécus ici dans cette ville et rien ne pourra me faire oublier la fierté que j'ai toujours ressentie d'avoir été associé, ne fût-ce que pour un temps, à un corps professoral aussi remarquable par le passé et aussi éminent aujourd'hui que celui dont je me sépare maintenant.

Messieurs - Adieu ! et apportez avec vous dans la lutte le mot d'ordre de ce bon vieux Romain - Aequanimitas.

1- En 1889, il n'y avait pas d'étudiantes en médecine à l'Université de Pennsylvanie, et très peu ailleurs, quoique la nouvelle école Johns Hopkins où enseignait Osler en accepterait bientôt—avec réticence, sous l'influence de pressions d'ordre fiscal. Pour de plus amples commentaires, voir ses remarques plus loin dans La croissance d'une profession. Le comportement d'Osler à ce sujet demeure équivoque et mériterait une étude plus approfondie, soit d'un historien, soit d'un médecin ou d'un étudiant intéressé à l'histoire. (C.G.R.)

2- Allusion à l'homéopathie, école sectaire de la médecine, très répandue à l'époque, qui enseignait, entre autres choses, l'efficacité de doses infinitésimales. (C.G.R.)

3 - Son professeur et ami, doyen à McGill. (C.G.R.)

© cette traduction est extraite de Sir WILLIAM OSLER 1849-1919 Petite anthologie à l'intention des étudiants en médecine – sous la direction de Charles G Roland. Associated Medical Services 1982 – réimprimé en 2008